



HAL
open science

De la clandestinité à la tolérance : meeting-houses, domesticité et sociabilité au XVIIIe siècle.

Anne Dunan-Page

► **To cite this version:**

Anne Dunan-Page. De la clandestinité à la tolérance : meeting-houses, domesticité et sociabilité au XVIIIe siècle.. Séminaire Britaix 17-18, Mar 2023, Aix-en-Provence, France. halshs-04422313

HAL Id: halshs-04422313

<https://shs.hal.science/halshs-04422313>

Submitted on 28 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne Dunan-Page

Texte de la communication présentée au séminaire Britaix 17-18 du Laboratoire d'Etudes et de Recherche sur le Monde Anglophone (LERMA, UR 853), Aix-Marseille Université

6 mars 2023

Aujourd'hui, je souhaiterais vous présenter un nouveau travail qui se situe à l'intersection de l'histoire religieuse, de l'histoire de l'architecture urbaine et de l'histoire économique.

Suite à trente ans de clandestinité, en 1688, the Toleration Act, loi de tolérance, permit aux dissidents protestants qui n'étaient pas inclus dans l'Eglise d'Angleterre de pratiquer à nouveau le culte dans des lieux publics, pourvu qu'ils soient enregistrés auprès d'un évêque.

Or de tels lieux n'existaient pas, ou disons qu'ils étaient en très petit nombre, donc il allait leur falloir inventer non seulement un nouvel idiome architectural mais également de nouvelles formes de sociabilité religieuse puisqu'ils ne pouvaient pas utiliser les églises paroissiales. Enfin, se préoccuper des questions cruciales de financement, au moment même où la tolérance réveillait les ambitions sociales de certains groupes et où les membres dissidents des compagnies marchandes étaient prêts à les conseiller sur leurs investissements.

En 30 minutes, ce que je me propose de faire, c'est simplement de me concentrer sur une présentation de quelques sources archivistiques qui vous sont peut-être moins familières que d'autres, parce qu'elles ne sont pas narratives : des plans, des minutes, des inventaires, des baux, et essayer de vous montrer comment on peut élaborer un récit à partir de ces documents.

[en voici des exemples que j'ai photographié l'année dernière à London Metropolitan Archives]

1. Bury Street

Je commence donc avec un exemple, deux liasses de documents qui sont conservés à la Dr Williams's Library à Londres, qui concerne une église qui, comme c'était souvent le cas, porte le nom de sa relocalisation au XVIIIe, dans ce cas-là Bury, **Berry St**, qui est une église de la cité. Et elle connue parce qu'au début du XVIIIe siècle son pasteur, Isaac Watts, s'est illustré notamment par ses hymnes. Et que parce que c'est en fait, pour les connaisseurs, la congrégation qui résulte de la fusion des églises de Joseph Caryl et John Owen

DIAPO Watts

DIAPO Berry St

Pourquoi cet exemple m'a intéressée, outre Watts et l'héritage d'Owen : d'abord, par la présence évidemment, de plusieurs manuscrits : une transcription des minutes des rencontres de l'Eglise tout, tout d'abord, puis une liasse de 21 documents datés de 1708 à 1769, relatifs en particulier à la gestion des lieux de culte.

LES VOICI

Tout d'abord, ce que ces MSS nous apprennent, c'est ce que j'appelle une stratégie de développement foncier.

D'abord, entre 1688 et 1704, l'Eglise continua à se réunir dans une maison, prêtée par un certain 'Dr Clark' dans Mark Lane, mais en tout cas, une maison privée. En 1704, Watts décide de les faire bouger une première fois. C'est le rond jaune ici.

Ils vont louer un lieu semi-public, qui appartient à la corporation des fabricants d'aiguilles, pinner's hall, corporation médiévale, certes pas la plus prestigieuse selon leur hiérarchie, mais disons, suffisamment réputée, parce que ce sont des artisans très spécialisés. En tout cas depuis la Restauration, les dissidents avaient des liens avec plusieurs corporations. En fait, c'est un arrangement qui satisfait tout le monde : les dissidents ont la jouissance d'un grand espace pour leurs rencontres tous les dimanches, et en plus, tous les jours de la semaine où ils le souhaitent, dans la mesure où la corporation ne souhaitait pas faire usage de son hall elle-même. Et la corporation trouve une source de revenus fiable, en règle générale sur le long terme, il n'est pas rare qu'on leur fasse des baux de 20 ans et qui

permet de renforcer les liens entre une classe urbaine, artisanale et marchande et les dissidents.

Et ici les manuscrits nous apprennent que la congrégation de Watts n'était pas seule, mais partageait Pinners' Hall avec la congrégation d'un certain Richard Wavel. Les deux congrégations se partageaient la moitié du loyer annuel, soit 20£ de loyer chacune, la moitié des frais de ménage et des taxes paroissiales.

Le souci, c'est que Wavel décède peu après, on met deux ans à lui trouver un successeur, et en 1707, ce successeur Jeremiah Hunt, en 1707 n'est pas du tout d'accord pour poursuivre l'arrangement avec Watts. Donc en 1708, l'église bouge une seconde fois, et là, elle fait construire. Elle fait construire pas très loin, dans Berry street, vous l'avez ici sur la carte, juste à côté de la synagogue de Bevis Mark.

Donc, en commençant à dépouiller ces documents, je m'aperçois que pour une communauté religieuse, passer de la clandestinité à la tolérance, c'est logiquement compliqué. Et cela va le rester pendant des décennies. Posséder ses propres murs, faire construire, présente certes des avantages, mais aussi, des inconvénients. Il faut trouver l'argent, le terrain, payer les frais d'avocat, payer la construction, payer la maintenance, tout en étant, au début du 18e siècle, pas certain du tout, qu'on allait être toléré encore pendant longtemps. Donc soit les dissidents, comme avec Berry St, arrivent à devenir propriétaires mais après avoir expérimenté d'autres formules soit ils restent locataires mais s'assurent de baux emphytéotiques de 50 ans au minimum.

Je voudrais maintenant passer à un autre élément important dans ce type de sources : les détails de la construction des chapelles.

les fonds sont trouvés par les communautés elles-mêmes et donc par souscription. D'abord, ils lèvent d'abord 300£ sterling, à peu près la moitié de la somme, et nomment 9 *trustees* pour les administrer. Les trustees achètent un jardin pas en pleine propriété *freehold* mais en *leasehold*, c'est-à-dire avec un bail emphytéotique, pour lequel ils vont payer un bail de

20 livres par an, un bail de 50 ans; et le terrain fait à peu près 200m². Mais ce n'est pas plus cher que que payer le loyer du hall.

Voilà le bail

DIAPO

Ensuite, évidemment, il faut trouver quelqu'un qui leur construise la chapelle et là, aujourd'hui comme hier, et bien, c'est le bouche à oreille qui prime, et surtout, on s'adresse à des membres de la même dénomination religieuse. Pas forcément de la même congrégation, mais de la même dénomination

DIAPO

et pour construire quoi?

DIAPO

Malheureusement, je n'ai pas retrouvé le contrat. Mais ce document date de fin mars 1708 et la congrégation prend possession de la chapelle en septembre, donc la construction a pris 5 mois et demi.

Suite à la première somme de 300 livres sterling, les premiers souscripteurs auront le choix des meilleures places, le reste des places sont vendues, d'abord à des membres de la communauté, ensuite à ce que l'on appelait des *hearers* c'est à dire des personnes qui suivaient les prêches sans forcément devenir membres. Et ce qui est très particulier avec Bury Street, c'est qu'on possède, dans la liasse, le plan intérieur, avec le prix des places et le nom des familles propriétaires.

On ne sait pas à quoi ressemblait exactement la chapelle mais parmi les manuscrits du 18^e quelqu'un a inclus cette fabuleuse fresque victorienne qui montre, supposément, l'évolution du bâtiment à travers les siècles.

D'après on va dire la demi-douzaine de plans et de baux que j'ai pu examiner, je peux vous dire que Bury Street était assez typique on va dire de la première génération de chapelles en

brique: un plan rectangulaire, avec trois galeries, une *vestry*, des espaces de stockage, qui devait coûter, dans la city au bas mot, dans les 700£ sterling environ, tout compris, c'est à dire la structure elle-même, plus mobilier liturgique et qui pouvaient accueillir environ 350 assises.

Pour être encore plus précis, on possède des contrats passés avec les artisans. Je ne peux malheureusement pas entrer ici dans les détails mais voici celui d'une chapelle dans Nightingale Lane. Il date de 1682, et oui, alors même que le culte était interdit. Et ça se passe, dans la paroisse puritaine de St Mary Matfelon, dans Whitechapel. C'est un contrat entre, d'une part, un certain Henry Tabor, charpentier de la paroisse, et Philip Narraway, un vitrier, and William Hodges, *a merchant taylor* qui agissent pour le compte de la congrégation. Pour la construction d'une chapelle en bois mais simplement sa coquille vide, si vous voulez, sans aucun mobilier liturgique, pour une somme de 170 livres, qui devait, cette fois, être terminée en 3 mois

USAGES

Je souhaiterais passer maintenant à quelques-uns des usages

(i) une première hypothèse

parce que nous sommes dans le contexte de communautés qui donnent une importance centrale à la prédication, et parce qu'on a en tête le fait que dans un lieu de culte, on pratique...le culte, je crois qu'on a sous estimé

1. D'une part la continuité, entre l'héritage domestique de ces meetings houses qui avaient souvent vu le jour en contexte
2. D'autre part, qu'on confond deux lieux différents, les *meeting houses*, qui commet leur nom l'indique était parfois des maisons, voire des complexes immobiliers, et les *meeting rooms*, pièce dédiée au culte, au centre des maisons.

Première connexion évidente entre les maisons et les lieux de culte, c'est le fait que le pasteur habitait parfois soit sur place, soit dans une maison attenante. Un seul exemple, en 1689, Matthew Mead, un pasteur congrégationaliste de Stepney qui estimait avoir subi, personnellement, un préjudice financier durant la Restauration, se voit offrir une

compensation sous la forme d'une maison attenante à la chapelle, ainsi qu'une partie du jardin.

Ensuite, il me semble de plus en plus évident que des locataires, souvent des servantes, mais pas que, habitaient sur place.

Ici par exemple, voici la description, certes victorienne, de la *meeting house* de Daniel Burgess à Lincoln's Inn Fields, détruite lors des émeutes dite de Sacheverell en 1710.

'a large square building, with seating for 800 people, with an entrance at each end...the first floor being used for the boys' school, and the second floor for the girls' school ; while the top floor was occupied by the caretaker'.

Un lettre originale, confirme qu'il y avait bien une femme dans la maison au moment des exactions: 'the rioters did not so much as spare the poor woman's clothes that lived in the house'. On peut imaginer la peur et la violence.

Voir DIAPO

Un autre exemple, les baptistes est la congrégation qui se réunissait dans Mill Yard. C'est un long manuscrit, et quand je l'ai étudié il y a quelques années, j'ai omis l'erreur caractéristique qui consiste à considérer que la toute fin, les pages où sont reproduits les registres, les listes, les inventaires, sont moins intéressantes que les entrées narrativisées. Mais en le reprenant ces derniers mois, je me rends compte de la diversité de la culture matérielle et architecturale qu'il donne à voir. Voici, par exemple, l'inventaire du mobilier liturgique:

DIAPO

ce qui m'intéresse ici tout particulièrement ce sont les autres pièces, qui sont mentionnées. Ici en rouge. Et en reprenant effectivement le MS, on apprend qu'il y en avait **9 en tout**, ce qui est beaucoup, loués à des veuves pour des loyers variant de 1 à 2 livres par an.

Mais ce n'est pas tout. La congrégation avait fait installer une **cuisine** commune, dont l'inventaire est aussi détaillé.

DIAPO

Et ici on apprend qu'en sus de la pièce qui servait au lieu de culte, du terrain, des neuf pièces louées, de la cuisine, il y avait aussi un grenier et une cave.

⇒ est-il si étonnant, dans ces circonstances, que les paroisses, ou au demeurant les londoniens et londoniennes aient pu considérer que les *meeting houses* dissidentes étaient effectivement bien plus que des chapelles ou *meeting rooms* Mais belle est bien des *meeting houses*, en tout cas des complexes semi-privés.

Finalement, sommes-nous bien certains que la pièce dédiée au culte n'était bien dédiée qu'au culte? Question rhétorique, bien sûr que non.

Regardez cette exemple quand même assez frappant de la congrégation baptiste de White Alley:

« Whereas Bro. Cooper has desired to have the Keys of this place for his Conveniency it is Agreed that the Kees be put into the Hands of Bro/ Danll Quarles [one of the deacons] and that he may surfer Bro Cooper or any other Frind to have the vse of the place for Drying of Clothes thay doeing noe Damadg »

Et voilà, on peut toujours y faire sécher le linge quand on n'entend pas un sermon...

(ii) et je termine sur un dernier champ d'investigation, celui des usages autres que domestiques

-le plus connu est le fait que les *meeting rooms* servaient par ailleurs à faire l'école, à recevoir des charity school, comme par exemple celle de la congrégation de Gravel Lane, au sud de la Tamise, qui pouvait recevoir jusqu'à 100 enfants.

-La congrégation de Paul Alley's, à grands frais, fit creuser un baptistère dans sa chapelle en 1716, là encore, parce qu'en bons investisseurs, savaient que l'investissement serait sans doute rentable. Ils faisaient, en effet, payer les autres congrégations de la ville pour venir se faire baptiser chez eux et abandonner les baptêmes publics dans la Tamise qui avaient cessé d'être acceptables. Avec le baptistère, on construisit trois autres pièces afin que le pasteur, les hommes et les femmes puissent s'y changer. Là encore, un fabuleux inventaire à survécu. On y trouve les robes de baptême dont on apprend qu'elles étaient confectionnées de serge, je cite "couleur cannelle", mais aussi:

- four new cane chaires fashionable
- One Leaden pump & Iron handle with a Lead pipe to carry the water
- two Closetts with wooden peggs for cloths

des cheminées, bien sûrs, des miroirs, des peignes et des...pots de chambre. Tout ce qu'il fallait pour que les hommes et les femmes puissent se changer, en ayant chaud, dans un environnement qu'on voulait confortable, même *fashionable* si on voulait, socialement, attirer une certaine élite.

Et dernier exemple celui de la vente de livres. A partir de la fin des années 1690, White's Alley se mit à exposer des livres à intervalles réguliers sur sa table de communion, et bien à les vendre, amenant de ce fait à elle des curieux, des passants, peut-être au départ attirés par la vente.

Mill Yard avec ses chambres à louer et sa cuisine, Paul's Alley avec son baptistère dernier cri, White Alley avec ses livres, ce qu'on voit ici, dans les différents usages sociaux des chapelles dissidentes, c'est toute une économie se développer parce que les religions non établies ont besoin d'argent.

Et un pan important de mon travail est d'essayer à présent de comprendre les interactions entre les dissidents et les *trading companies*, notamment la *South Sea Company*. Voici une carte à jouer, qui s'en moque.

Je conclus

On sait trop peu sur les chapelles dissidentes; bien sûr les historiens de l'art se sont penchées sur leur histoire, bien sûr que nous tous avons à l'esprit une petite chapelle méthodiste dans un village de l'est Anglia ou des promenades dans des 'Old Meeting lanes'. Mais hormis ce folklore rural, dans la capitale, se jouait autre chose qui est de l'ordre de la possession des lieux, du partage des lieux et des stratégies de visibilité de la dissidence, et j'ai tenté de vous montrer qu'on a confondu depuis trop longtemps *meeting houses et meeting rooms*. On s'est peu posé la question de leur financement, on s'est peu posé la question de leurs usages.

Les dissidents vivaient ensemble, cuisinaient ensemble, séchaient leur linge ensemble, se baptisaient ensemble, faisaient l'école, hébergeaient les plus fragiles. Ils bâtissaient, quand ils pouvaient, mais j'ai compris que louer n'était pas qu'un pis-aller dans la mesure où les baux étaient assez longs.

Et ce je voudrais aussi nuancer, c'est une certaine vision de l'histoire littéraire, notamment de la critique de Daniel Defoe, qui suppose qu'il y aurait eu chez les dissidents une "esthétique de la dislocation" parce que leurs lieux de culte n'étaient pas permanents, étaient loués, appartenaient à d'autres. Je ne suis pas absolument convaincue que les dissidents aient été si "disloquées" que ça.

En tout cas, c'est un champ de recherche nouveau, pour moi, qui m'amène à travailler aussi dans le domaine économique, avec les manuscrits des compagnies marchandes, des corporations de la City de Londres, comme souvent, avec des implications dans le domaine du commerce impérial et malheureusement de la traite des esclaves.